che, sentant la nécessité impérieuse de se soustraire à la poursuite acharnée de ses ennemis. Sur ces entrefaites, il reçut une nouvelle qui aurait pu émouvoir tout autre homme que lui placé dans les mêmes circonstances : l'armée bavaroise, qui avait combattu si longtemps à nos côtés, se mettait sur notre passage pour nous barrer la route de Mayence. Elle était commandée par le général de Wrède, officier brave, mais d'un jugement médiocre, rempli d'un amour-propre excessif, ce qui explique comment il osa se mettre en travers du chemin suivi par Napoléon. L'empereur sourit de mépris à cette nouvelle, et il se promit de faire payer cher au général de Wrède son impertinente audace.

Dès le 27 octobre, Napoléon apprit que de Wrède canonnait la place de Wurzbourg, où commandait le général Thareau. Celui-ci, voyant l'impossibilité de résister à des forces si supérieures, dut se renfermer dans la citadelle et laisser passer le général bavarois, qui n'avait plus qu'un pas à faire pour couper la route de Hanau à Mayence, que ses canons allaient dominer. Le 29 octobre, en effet, il s'était établi dans la forêt de Lamboy, traversée par la grande route, un peu en avant de Hanau, petite place située au confluent de la Kinzig et du Mein. Il avait 60,000 hommes sous ses ordres, moitié Bavarois, moitié Autrichiens. En avant et sur la lisière de la forêt, il avait établi soixante bouches à feu, bien servies et bien appuyées ; l'intérieur de la forêt était garni de tirailleurs, et l'armée ennemie s'étendait au delà dans la plaine, ayant la Kinzig à dos, la droite au pont de Lamboy, sur cette même rivière, et la gauche en avant de Hanau. C'était une folie, une outrecuidance sans égale, que de se mettre une rivière à dos en face d'un adversaire tel que Napoléon. Mais de Wrède, à la nouvelle de notre désastre de Leipzig, s'était flatté qu'il n'avait qu'à se présenter pour capturer les restes de l'armée française. Sa témérité allait être rudement châtiée.

Napoléon, accouru à la tête de son avant-garde, reconnut les premières dispositions de l'ennemi, et il prit aussitôt ses mesures d'attaque, bien qu'il n'eût alors sous la main que la cavalerie de cette avant-garde et 5,000 fantassins de Macdonald et de Victor. Sa vieille garde n'était pas encore arrivée. A son signal, le général Charpentier entraînant l'infanterie de Macdonald, le général Dubreton celle de Victor, répandirent leurs soldats en tirailleurs dans les bois. L'ennemi résista assez longtemps ; mais il ne put nous empêcher de déboucher de la forêt. Là, Napoléon aperçut 50,000 hommes rangés en bataille dans la plaine, dans la position que nous venons d'indiquer. A cette vue, il ne put réprimer un sourire ironique. « Pauvre de Wrède, dit-il, j'ai pu le faire comte, mais je n'ai pu le faire général. » Toutes les troupes de Napoléon étaient arrivées ; il leur assigna aussitôt leur ordre de bataille. A la lisière de la forêt, il établit les quatre-vingts bouches à feu de l'artillerie de la garde, dirigée par Drouot ; à droite, il plaça la cavalerie de Sébastiani, de Lefebvre-Desnouettes et de Nansouty ; à gauche, enfin, les grenadiers de la vieille garde, commandés par l'intrépide Friant. Lorsque les Bavarois virent arriver en ligne les longs bonnets à poil, ils en ressentirent une profonde émotion, car ils savaient ce que valait la vieille garde, puisqu'ils avaient servi dans nos rangs ; le général de Wrède lui-même en eut l'esprit tout troublé, et il commença à entrevoir les conséquences fatales de la faute qu'il avait commise.

Drouot ouvrit l'action générale avec son artillerie ; puis, sur notre droite, les grenadiers et les chasseurs à cheval de la garde chargèrent avec une fureur irrésistible les cavaliers ennemis, autrichiens et bavarois, les mirent en déroute au premier choc, et les culbutèrent sur la Kinzig et Hanau. Ils essayèrent de se reformer derrière les Cosaques de Czernichef ; ils furent rompus de nouveau et jetés dans un irréparable désordre. Au centre, les flots de la cavalerie ennemie vinrent se heurter contre les quatre-vingts bouches à feu de Drouot. Celui-ci, faisant serrer ses pièces, cribla de mitraille les Austro-Bavarois, qui, chargés ensuite par nos cuirassiers et nos dragons, se rejetèrent sur l'aile gauche ennemie, qu'ils entraînèrent dans leur déroute.

Acculé sur la Kinzig, le comte de Wrède ne songea plus qu'à replier son centre et son aile droite dans le meilleur ordre possible, et il manœuvra de manière à repasser la Kinzig au pont de Lamboy. Pour couvrir ce mouvement, il essaya une attaque sur notre gauche. Là, il fut reçu par les grenadiers de Friant, qui attendaient, frémissants, l'occasion que leur offrait le général ennemi de venger notre récente défaite. Appuyés par les troupes de Marmont, ils fondirent tête baissée sur les Bavarois, les forcèrent en un instant à passer tumultueusement la Kinzig, et jonchèrent le sol de 7 à 800 cadavres, tous tués à coups de baïonnette. De Wrède n'essaya pas de continuer la résistance ; il se hâta de mettre la rivière entre lui et nous, après une perte de 10,000 à 11,000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Quant à l'armée française, elle avait à peine perdu 3,000 hommes (30 octobre 1813). C'était une nouvelle bataille de la Bérésina, au froid près, et le juste orgueil de l'armée française était vengé.

Toutefois, nous n'étions pas hors de danger, car la route de Mayence ne nous était pas encore ouverte ; de Wrède, retiré derrière la Kinzig avec 40,000 hommes environ, et toujours maître de Hanau, pouvait inquiéter sérieusement notre retraite, surtout s'il se rendait sérieusement compte de notre petit nombre. En conséquence, Napoléon partit en avant avec Sébastiani, Lefebvre-Desnouettes, Macdonald, Victor et la vieille garde, laissant Marmont devant Hanau avec les 3e, 4e et 6e corps, destinés à protéger la retraite des 18,000 hommes formant notre arrière-garde, sous les ordres de Mortier, et qui n'étaient pas encore arrivés. Le 31 au matin, Marmont fit enlever Hanau, où de Wrède n'avait laissé qu'une division autrichienne. Marmont suivit ensuite le mouvement des premières colonnes de Napoléon, et Bertrand passa la nuit à Hanau, afin de contenir les Bavarois et de les empêcher de couper la route ; pour assurer aussi le passage de Mortier et de l'arrière-garde, la division Guilleminot fut chargée de garder les ponts de la Kinzig, principalement celui de Lamboy ; en outre, la division Morand se tint en réserve sur la chaussée ; la division italienne fut placée moitié dans Hanau, moitié le long de la Kinzig, avec mission de protéger la grande route.

Le comte de Wrède, encouragé par notre apparente inaction, ne supposa dans Hanau qu'un faible détachement et se berça de l'espoir de prendre sa revanche sur notre arrière-garde. Le 1er novembre, dès le matin, il fit attaquer Hanau par le pont de Neuhof, et se présenta lui-même à la porte de Nuremberg, à la tête de deux bataillons autrichiens, assaillit vigoureusement les Italiens, et réussit à pénétrer dans la ville. Mais aussitôt l'artillerie de Morand, tirant par-dessus la Kinzig, couvrit de projectiles la colonne du général bavarois. Lui-même, atteint d'une balle au bas-ventre, dut abandonner la direction de cette attaque, au moment où les Italiens, revenant à la charge, rejetaient ses troupes dans Hanau, d'où elles tentaient de déboucher.

Pendant ce temps-là, sur notre gauche, les Austro-Bavarois tentèrent de franchir la Kinzig au pont de Lamboy. Guilleminot en laissa passer une partie, puis les aborda brusquement à la baïonnette, précipita les uns dans la rivière et força les autres à la repasser en désordre. Cette tentative du général bavarois lui coûta encore près de 2,000 hommes. « Nos canons, libres enfin de courir sur ce chemin de Mayence, y trouvèrent tant de cadavres, qu'ils roulaient, dit un témoin oculaire fort illustre (le maréchal Gérard), dans une boue de chair humaine. Funeste et terrible rentrée de la grande armée en France ! » (Thiers.)

HANBAL (Ahmed **IBN-**), surnommé **Al Shibani al Merouzi**, célèbre docteur musulman, né à Bagdad en 786 de notre ère, mort en 855. Il est le chef d'une des quatre sectes regardées comme orthodoxes dans la religion musulmane. Hanbal prétendait que le Coran est la parole de Dieu écrite, éternelle, et que le grand prophète monterait un jour sur le trône de Dieu même. Il fut emprisonné, persécuté et fustigé par ordre du calife Motacem, qui partageait l'opinion de ceux qui regardaient le Coran comme une œuvre purement humaine ; mais le calife Motavakel lui rendit la liberté et le combla de présents. D'après les traditions arabes, Hanbal mourut en odeur de sainteté, et 800,000 hommes et 60,000 femmes assistèrent à ses funérailles. Ses partisans, appelés *hanbalites*, sont surtout répandus dans les principales îles du grand archipel indien. Ils forment la secte la plus intolérante du mahométisme, surtout en ce qui concerne l'interdiction de l'usage du vin.

HANCARVILLE (Pierre-François Hugues, dit d'), antiquaire, né à Nancy en 1719, mort en 1805. Il acquit des connaissances étendues en histoire et en littérature, apprit les sciences et les langues anciennes et modernes, servit quelque temps comme capitaine dans le Mecklembourg, puis parcourut diverses contrées de l'Europe, et fut chargé, à Naples, par sir W. Hamilton, de dessiner et de décrire sa magnifique collection d'antiquités, recueillies dans les fouilles d'Herculanum et de Pompéi. Ce travail parut sous le titre suivant : *Antiquités étrusques, grecques et romaines* (Naples, 1766-1767, 2 vol. in-fol.). Ce livre, orné de nombreuses figures et exécuté à grands frais, est le premier qui offrit des notions étendues sur ce sujet intéressant. Hancarville se rendit ensuite en France et en Angleterre, puis alla terminer ses jours en Italie. Outre le grand ouvrage précité, on a encore de lui : *Monuments de la vie privée des douze Césars et du culte secret des dames romaines* (1780-1784, 2 vol. in-8°) ; *Recherches sur l'esprit et les progrès des arts dans la Grèce* (1785, in-4°).

HANCHE s. f. (an-che ; *h* asp. — de l'anc. allem. *ancha*, jambe). Anat. Partie de l'os iliaque, à l'endroit où il s'articule avec l'os de la cuisse ; saillie extérieure que forme cet os : *Avoir de fortes* HANCHES. *Appuyer la main sur la* HANCHE. *Les boxeurs combattent nus jusqu'aux* HANCHES. (E. Texier.)

— *Mettre le poing sur la hanche*, Prendre un air provocateur ou décidé :

Molière, tout français, a marqué son chemin
Sur le vieux sol gaulois avec sa muse franche,
Qui marchait nez au vent et *le poing sur la hanche.*
A. Houssaye.

— Manége. Train de derrière du cheval, depuis les reins jusqu'au jarret. ‖ *Etre sur les hanches.* Se dit d'un cheval qui baisse la croupe en marchant : *Le cheval doit* ÊTRE SUR LA HANCHE, *c'est-à-dire hausser les épaules et baisser la hanche en marchant.* (Buff.) ‖ *Rabaisser les hanches*, Forcer un cheval qui plie les jarrets de devant à se redresser en baissant la croupe. ‖ *Aller sur les hanches, Etre paré sur les hanches*, Se dit du cheval qui se soutient sur le derrière en galopant. ‖ *Traîner les hanches.* Se dit d'un cheval qui change de pied en galopant ou qui galope faux.

— Escrime. *Se mettre sur la hanche*, Se mettre en garde.

— Mar. Extrême arrière du flanc d'un bâtiment : Hanche *du vent.* Hanche *sous le vent.*

— Tech. Partie arrondie qui unit le fond d'un récipient aux parois : *La* HANCHE *d'une chaudière.*

— **Encycl.** Anat. La *hanche* est limitée en haut par la crête de l'os iliaque, en arrière par la gouttière sacrée, en avant par l'arcade crurale, et en bas par un pli très-marqué de la fesse et une ligne circulaire artificielle qui contournerait la cuisse au même niveau. La *hanche* est pour le membre inférieur ce qu'est l'épaule pour le membre supérieur. La charpente de cette région est formée par l'os coxal et l'extrémité supérieure du fémur. L'articulation de ces deux os est le type des énarthroses ; elle est formée par une tête sphérique du côté du fémur, reçue dans une cavité cotyloïde du côté de l'os coxal. Ces os sont recouverts par un grand nombre de muscles, dont les plus volumineux se trouvent à la région postérieure ou fessière. Ce sont : les muscles grand fessier à la partie supérieure ; le muscle moyen fessier, situé immédiatement au-dessous du précédent, et le muscle petit fessier, qui se trouve en rapport direct avec la fosse iliaque externe, qu'il remplit. On rencontre encore dans la région de la *hanche :* les deux muscles jumeaux, le carré crural, la portion extra-pelvienne du pyramidal et de l'obturateur externe, du biceps, du demi-tendineux, du demi-membraneux et du faisceau externe du triceps. Les principales artères de la *hanche* sont : les artères fémorale, fessière, ischiatique et honteuse interne. Les nerfs proviennent tous du plexus sacré, qui se réduit presque immédiatement en un gros tronc nerveux portant le nom de nerf sciatique. Celui-ci sort du bassin par la partie inférieure du grand trou sciatique et descend le long de la gouttière qui sépare la cavité cotyloïde de la tubérosité sciatique ; à sa sortie du bassin, il est recouvert par les muscles grand fessier, pyramidal, obturateur interne, jumeaux et carré crural.

— *Pathologie.* La *hanche* est le siége d'un grand nombre d'affections toutes généralement graves, et dont les plus fréquentes sont les fractures et les luxations de l'extrémité supérieure du fémur. Mais, outre ces lésions, il existe encore des anomalies et des difformités congénitales, qui produisent des déviations, le plus souvent incurables, des membres inférieurs. L'hérédité joue un grand rôle dans la production des difformités congénitales ; ainsi, il n'est pas rare de voir des enfants atteints d'une déviation de la *hanche* lorsque l'un des parents est affecté de cette maladie. A cette première cause, quelques auteurs ajoutent le relâchement de l'appareil ligamenteux et l'arrêt de développement des parties qui constituent la cavité cotyloïde ; d'autres pensent que ces luxations s'effectuent par suite de la position vicieuse dans laquelle se trouvent les membres inférieurs dans la matrice. Quoi qu'il en soit, lorsque la luxation existe depuis longtemps, elle est incurable. La tête du fémur est plus ou moins atrophiée, quelquefois complétement absente ; la cavité cotyloïde est considérablement rétrécie ou tout à fait effacée, remplie par un peloton de tissu cellulo-synovial ; parfois la tête fémorale creuse une nouvelle cavité cotyloïde, située au-dessus de l'ancienne ou en dedans, et revêtue par le périoste, qui prend l'aspect d'un fibro-cartilage articulaire. Les ligaments sont considérablement allongés ou déchirés, les muscles tendus, allongés et plus ou moins modifiés daus leur texture. Le bassin présente toujours une certaine difformité, ce qui, chez les femmes, peut rendre souvent l'accouchement difficile. Si un seul membre est affecté, il est toujours plus court que l'autre. Le pied et le genou sont déviés en dedans ou en dehors, selon la variété de la luxation ; la claudication, inévitable, est plus ou moins marquée, suivant que la partie inférieure de la colonne vertébrale participe plus ou moins à la déviation. Lorsque les deux membres sont affectés de luxation, les malades ont la marche et tous leurs mouvements plus faciles et plus réguliers. Il n'est guère possible d'apercevoir cette difformité dans les premiers temps de la vie ; ce n'est que lorsque les enfants commencent à faire les premiers pas qu'on peut en observer les premiers symptômes. La marche de cette infirmité est donc très-obscure dans le principe ; mais, par suite des mouvements de progression, la tête du fémur s'écarte de plus en plus de la cavité cotyloïde, entraînant avec elle la capsule, qu'elle allonge, et que souvent elle perfore. Le membre va en se raccourcissant de plus en plus, et la claudication se prononce davantage ; c'est alors que la **tête du fémur**, portée dans la fosse iliaque externe, se creuse une nouvelle cavité sur l'os iliaque ; l'ancienne tend à s'effacer ; la cavité cotyloïde revient sur elle-même, se rétrécit et s'efface plus ou moins. Toutes ces circonstances laissent voir ce que l'on doit attendre d'un traitement appliqué alors que la cavité articulaire normale a disparu. Si la cure peut être espérée, c'est dans les commencements de la difformité, à un âge encore tendre. (Vidal.)

— *Traitement.* Le traitement de cette affection consiste dans la réduction des luxations quand elle est possible, et dans l'emploi de moyens orthopédiques, destinés à maintenir le membre inférieur dans sa position normale. Bouvier et Pravaz ont imaginé des appareils qui remplissent exactement cette indication.

L'articulation de la *hanche* est souvent le siége d'une tumeur blanche très-grave, désignée plus spécialement sous le nom de coxalgie.

HANCHOAN s. m. (an-ko-an ; *h* asp. — nom brésil.). Ornith. Nom vulgaire du busard roux, ou caracara du Brésil.

HANCKIUS (Martin Hanke, plus connu sous le nom latinisé de), philologue et historien allemand, né à Born (Silésie) en 1633, mort à Breslau en 1709. Il fut successivement professeur de philosophie, d'histoire, d'éloquence à Breslau (1661), recteur du collége de Sainte-Elisabeth dans cette même ville (1688) et inspecteur des écoles luthériennes. En 1671, il avait été appelé à Vienne pour travailler au classement de la bibliothèque impériale. Ses principaux ouvrages sont : *De Romanarum rerum scriptoribus* (Leipzig, 1669-1675), 2 vol.), où l'on trouve d'intéressantes recherches ; *De Byzantinarum rerum scriptoribus græcis* (Leipzig, 1677) ; *De Silesiorum majoribus antiquitates* (Leipzig, 1702) ; *De Silesiorum rebus* (Leipzig, 1705) ; *De Silesiis alienigenis eruditis* (1707), livre inachevé, mais plein de recherches curieuses, etc.

HANCORNIE s. m. (an-kor-nî ; *h* asp.). Bot. Genre d'arbres de la famille des apocynées, tribu des carissées, comprenant plusieurs espèces qui croissent au Brésil.

HAND (Ferdinand-Gotthelf), philologue allemand, né à Plauen (Saxe) en 1786, mort à Iéna en 1851. D'abord professeur au collége de Weimar (1810), il alla, en 1817, enseigner la littérature grecque à l'université d'Iéna, et fut chargé, l'année suivante, de diriger l'instruction des princesses Marie et Auguste de Saxe-Weimar, qu'il accompagna dans un voyage à Saint-Pétersbourg. En 1817, il reçut le titre de conseiller aulique, devint par la suite co-directeur du séminaire philologique et rédigea, de 1842 à 1848, la *Gazette littéraire de Iéna.* Nous citerons parmi ses ouvrages : *De particulis latinis commentarii* (Leipzig, 1829-1845, 4 vol.) ; *Traité du style latin* (1833) ; *Esthétique de l'art musical* (1837 - 1841, 2 vol.) ; *Arts et antiquités de Saint-Pétersbourg* (1837), etc.

HANDA, île d'Ecosse, comté de Sutherland, à 5 kilom. N.-O. de Scourie. Cette île inhabitée offre de curieuses falaises presque perpendiculaires et formant une muraille dentelée de 2 milles de longueur environ et de 200 à 250 mètres de hauteur. Ce sont les plus belles falaises de la Grande-Bretagne. « Dans l'une de leurs nombreuses découpures, dit M. Esquiros, s'élèvent deux colonnes détachées, l'une de près de 50 mètres, l'autre de 150 mètres. Cette île si curieuse est peuplée de myriades d'oiseaux si peu sauvages, qu'en leur tirant des coups de fusil ou en leur jetant des pierres, on ne parvient pas toujours à les faire changer de place. Quelques moutons et quelques chèvres paissent l'herbe de Handa, que ses anciens fermiers ont dû abandonner, car ils ne gagnaient pas de quoi payer leur fermage. Des rochers de l'île on découvre de magnifiques points de vue. »

HANDEL (Georges-Frédéric), célèbre compositeur allemand. V. Hændel.

HANDICAP s. m. (an-di-kapp ; *h* asp. — mot angl. formé de *hand*, main ; *in*, à ; *cap*, toque). Turf. Nom d'une course à laquelle sont admis les chevaux de tout âge et de toute qualité, sous la seule condition d'être chargés d'un poids qui est fixé par des commissaires, en raison des qualités qu'on leur suppose : *La course omnium est une course pour chevaux de tout âge ; le plus souvent c'est un* HANDICAP. (E. Chapus.)

— **Encycl.** Le *handicap* est d'origine irlandaise. Dans ce pays, où monter à cheval est l'occupation de tous les hommes indépendants par leur fortune, les ventes de chevaux entre horsemen sont très-fréquentes. Pour éviter des débats ennuyeux sur la valeur du cheval, on s'en rapporte à l'appréciation d'un tiers. Dès qu'il a parlé, l'acheteur met la main dans sa toque ou casquette, en retire la somme fixée par l'arbitre, et le marché est conclu. De là l'origine du mot *handicap.* Mais la chose n'a qu'un rapport éloigné avec le mot.

Primitivement, le *handicap* n'était qu'un jeu de hasard qui consistait en ce que trois joueurs mettaient une somme égale dans un chapeau. Les trois sommes réunies étaient gagnées par le *handicap* ou l'un des joueurs, suivant certaines combinaisons. Comme ce jeu avait surtout lieu aux courses, en attendant

le départ, et qu'il était évidemment un souvenir de l'usage irlandais que nous venons de rapporter, par la suite on appliqua le mot *handicap* à un genre de courses que nous allons faire connaître. Tous les chevaux sont admis à y prendre part, chargés d'un poids qui leur est assigné par les commissaires des courses, en raison des qualités qu'on leur suppose. Dès que l'engagement est fait, le propriétaire du cheval est tenu d'accepter le poids, ou, s'il se retire, de payer le forfait.

Ce genre de course a été imaginé afin de laisser, même au propriétaire de chevaux médiocres, la chance de gagner un prix. En effet, il peut arriver dans un *handicap* que tel cheval connu par son mérite porte le double du poids qui a été assigné à un cheval médiocre, ce qui égalise les chances.

Il existe en Angleterre des hommes fort habiles à déterminer les poids relatifs dans les *handicaps.* Le nom du docteur Bellyse est célèbre en ce genre. Il n'est pas un horseman (cavalier) dans les trois royaumes qui ne connaisse les détails du fameux *handicap* auquel il présida, il y a quelques années, à New-Market. La lutte avait lieu entre Astbury, cheval de quatre ans ; Nandel, cheval de quatre ans ; Tapagon, âgé également de quatre ans, et Cédric, âgé de trois ans. Le premier portait 118 livres, le second 109, le troisième 112 et le quatrième 97. Pendant trois épreuves successives, il n'y eut pas de vainqueur : les chevaux arrivèrent tête à tête. A la quatrième, les chevaux arrivèrent au but en peloton et tellement mêlés, que l'indication du vainqueur offrait encore une grande difficulté ; mais les chevaux étaient si fatigués, que les propriétaires, pour ne pas recourir à une cinquième épreuve, se désistèrent en faveur d'Astbury, le plus chargé des trois concurrents.

HANDICAPEUR s. m. (an-di-ka-peur ; *h* asp. — rad. *handicap*). Turf. Commissaire chargé, dans les handicaps, de déterminer le poids que doit porter chaque cheval.

— Adjectiv. : *Commissaire* HANDICAPEUR.

HANDJERI (Alexandre, prince), hospodar de Moldavie, né à Constantinople en 1760, mort à Moscou en 1854. Nommé hospodar en 1807, après avoir dirigé la chancellerie de la Porte, il ne put, à cause de la guerre avec la Russie, prendre possession du gouvernement qu'en 1818, s'en démit en 1821, après la mort de Sélim, et, lors du soulèvement de la Grèce, dut chercher un asile en Russie contre le ressentiment des Turcs. On a de lui : *Dictionnaire français-arabe et turc* (1844, 3 vol. in-4°), livre imprimé à Moscou, par ordre du gouvernement russe, comme livre classique. — Son petit-fils, Michel Vlangali, né en Russie en 1833, s'est fait recevoir docteur à Berlin en 1854, puis est venu se fixer à Paris. On a de lui : *De Abderitarum rebus commentatio* (Berlin, 1854) ; *De tragœdiæ græcæ principibus commentatio* (Paris, 1855), etc.

HANE s. f. (a-ne ; *h* asp.). Econ rur. Bruyères sèches, avec lesquelles on borde les tables de vers à soie, en Provence et dans le Dauphiné, pour qu'ils y fassent leurs cocons.

HANEBANE s. f. (a-ne-ba-ne ; *h* asp.). Bot. Nom vulgaire de la jusquiame.

HANEBERG (Daniel), théologien catholique allemand, né à Tann (Bavière) en 1816. Ordonné prêtre en 1839, il se fit recevoir, l'année suivante, agrégé de l'université de Munich, où il fut nommé, en 1844, professeur titulaire, et fit, sur l'Ancien Testament, des leçons qui obtinrent un grand succès. A la même époque, il fut, pendant plusieurs années, chargé de l'enseignement religieux dans les familles du duc Maximilien et du prince Léopold. En 1850, sans renoncer à l'enseignement, il entra dans l'ordre des bénédictins et fut successivement abbé des monastères de Saint-Boniface de Munich et d'Andechs. Dans le but d'établir des établissements de missions, il se rendit, en 1861, à Alger, à Constantine et à Tunis, puis, en 1864, à Constantinople et dans la Palestine. La même année, il refusa d'accepter le siége épiscopal de Trèves. Haneberg est très-versé dans les langues sémitiques et est l'un des plus savants théologiens catholiques de l'Allemagne contemporaine. Parmi ses remarquables ouvrages, nous citerons : les *Antiquités religieuses* (Ratisbonne, 1842) ; *Histoire de la révélation biblique* (Ratisbonne, 1850) ; *De l'organisation de l'enseignement chez les mahométans* (Ratisbonne, 1850) ; *Recherches sur l'histoire de la conquête de la Syrie, faussement attribuée à Wakidi* (Ratisbonne, 1860) ; *De la théologie d'Aristote* (Ratisbonne, 1863), etc. On lui doit aussi un *Examen de la vie de Jésus*, de M. Renan (Ratisbonne, 1864).

HANER (Georges), théologien et orientaliste transylvanien, né à Schœssbourg en 1672, mort en 1740. Après avoir fait ses études à Wittemberg, il fut nommé pasteur à Medwisch, en 1713, et surintendant à Birthalmen en 1736. On lui doit : *Historia ecclesiarum transsylvanicarum, etc.* (Francfort et Leipzig, 1674, in-8°) ; *De lustratione Hebræorum* (Wittemberg, 1692, in-4°) ; *De litterarum hebraicarum origine* (Wittemberg, 1697).

HANER (Georges-Jérémie), théologien protestant, fils du précédent, né en 1707, mort en 1777. Il remplaça son père comme pasteur à Medwisch, puis comme surintendant à Birthalmen. Ses ouvrages sont : la *Dacie royale*, en allemand (Erlangen, 1763, in-4°) ; *Adversaria de scriptoribus rerum hungaricarum et transsylvanicarum scriptisque eorumdem antiquioribus, etc.* (Vienne, 1774, in-8°) ; *De scriptoribus rerum hungaricarum et transsylvanicarum sæculi* XVII, *etc.* (Hermanstadt, 1798, in-8°).

HANÉRITE s. f. (a-né-ri-te). Minér. Bisulfure de manganèse naturel : *On peut obtenir l'*HANÉRITE *artificiellement en décomposant par la chaleur un sel de manganèse en présence d'un persulfure alcalin.*

HANET s. m. (a-nè ; *h* asp.). Mar. Petite corde passée dans les ris d'une voile, au-dessous de la vergue, pour raccourcir cette voile quand le vent est trop fort. ‖ On dit quelquefois HAMET.

HANFSTAENGL (Franz), célèbre lithographe allemand, né à Bayernrain (haute Bavière) en 1804. Il vint fort jeune habiter Munich, où il reçut les leçons de Mitterer, puis celles de Langer à l'Académie des arts. Ses premiers essais lui valurent l'amitié est les précieux conseils de Senefelder, l'inventeur de la lithographie. De 1829 à 1834, il remplit les fonctions de professeur de dessin à l'académie de Munich et vint ensuite passer quelque temps à Paris, où il fit la connaissance des artistes les plus distingués. Son œuvre capitale est la reproduction des principaux chefs-d'œuvre de la galerie royale de Dresde (1836-1852). Nous citerons, en outre, la *Galerie Leuchtenberg*, la *Sainte Catherine* de Langer (1827) ; la *Madone* de Murillo (1831) ; les *Pèlerins italiens* de Hess (1832) ; la *Madone de Saint-Sixte*, par Raphaël ; la *Madeleine repentante* de Murillo (1834) ; le *Pêcheur de Gœthe*, par Hauson (1834) ; l'*Assomption de la Vierge*, d'après le Guide, et les *Juifs en deuil*, d'après Bendemann, etc. On lui doit, en outre, un grand nombre de portraits et de dessins pour des ouvrages illustrés. Il a entrepris, en 1866, des travaux photographiques de grande dimension sur la glyptothèque et sur l'ancienne pinacothèque de Munich, et, depuis quelques années, s'est donné beaucoup de mouvement pour obtenir la consécration des droits d'auteur en photographie.

HANG s. m. (angh ; *h* asp.) Sorte de javelot dont les guerriers francs étaient armés.

HANGAR s. m. (an-gar ; *h* asp. — probablement de l'irlandais *angar*, étable, qui se rattache au persan *angaru*, *angarwa*, bergerie, peut-être allié lui-même au sanscrit *angana*, cour, de la racine *ang*, aller, ce qui désigne la cour comme lieu de mouvement et de passage. Chevallet rapporte *hangar* à l'élément germanique, et compare le danois *hægeskuur*, hangar, appentis, dérivé de *hænge*, suspendre. Les hangars sont des toits qui sont comme suspendus). Abri ouvert, formé d'un toit supporté par des piliers ou des poteaux : *Loger sous un* HANGAR *des voitures, des charrettes, des caisses de marchandises, des tonneaux, des outils, des harnois.*

HANGER (Georges), lord Coleraine, écrivain anglais, né en 1760, mort en 1824. Il suivit d'abord la carrière des armes, se battit en Amérique pendant la guerre de l'Indépendance, puis se démit de son grade de major et partagea sa vie entre la culture des lettres et les plaisirs. Hanger devint, à la mort de son frère, en 1814, lord Coleraine, mais il ne voulut point porter ce titre. Il s'est fait connaître par ses excentricités, non moins que par ses nombreuses publications. Nous citerons, parmi ses écrits : *Adresse à l'armée, en réponse aux essais de R. Mackensie sur l'histoire des campagnes de* 1780-1781 (1789, in-8°) : *Vie, aventures et opinions* (1801, 2 vol. in-8°).

HANGEST, famille noble de la Picardie. V. Genlis.

HANGO-UDDE, village de la Russie d'Europe, gouvernement de Finlande, sur le cap de son nom et à l'entrée septentrionale du golfe de Finlande.

Le cap de Hango-Udde, qui forme l'extrémité méridionale de la Finlande, est très-redouté des navigateurs, et sa chronique est féconde en naufrages. Sur un de ses rochers s'élève une tour avec un phare. Un peu plus loin, sur l'île de Rotsaari, on voit un autre phare à éclipses ; on l'allume au printemps, à l'ouverture de la navigation, et on l'éteint le 27 mai pour le rallumer le 13 juillet, jusqu'au retour de la saison des glaces. La mer a creusé dans les rochers de Hango-Udde des grottes gigantesques, où des inscriptions gravées sur leurs flancs de granit rappellent à quelle hauteur montait la mer dans ce lieu sauvage il y a un siècle. C'est à Hango-Udde, dans son fameux combat contre Nils Ehrenskjœld, que Pierre le Grand gagna le grade de vice-amiral. Lors de la campagne de la Baltique en 1855, le cap de Hango-Udde était protégé par deux petits forts, que les Russes, désespérant de les défendre, firent sauter.

HANG-TCHÉOU, ville forte de la Chine, ch.-l. de la province de Tché-Kiang, à 220 kilom. S.-E. de Nankin, sur le lac Si-hou et sur le Tsian-thang, près de son embouchure dans la mer Bleue. On évalue sa population à 1,200,000 hab. Cette grande cité, renommée pour son immense commerce, ses filatures de soie et ses fabriques de soieries, est dans la situation la plus favorable. A marée haute, le Tsian-thang a plus de 6 kilom. de large devant Hang-Tchéou, et le lac Si-hou est célèbre par ses paysages charmants et ses eaux limpides qui alimentent de nombreux canaux et traversent la ville dans tous les sens. « Il n'y a guère, dit M. N. Rondot, de maisons dans les campagnes qui avoisinent Hang-Tchéou où l'on n'élève des vers à soie ; on fait aussi beaucoup d'éducations dans la ville même. Le tirage de la soie a lieu tant à Hang-Tchéou que dans les villages voisins ; l'ouvraison se fait principalement à Hang-Tchéou. On a la mesure de l'importance du tissage, par ce fait que l'on compte dans la ville plus de 100,000 ouvriers occupés à la fabrication des soieries. On y fait notamment des taffetas, des foulards, des gros de Naples ondés, des sergés unis ou façonnés, des satins, des gazes, des rubans, de la passementerie. Le gros de Naples ondé est l'article le plus remarquable de la fabrique de Hang-Tchéou. Les établissements de teinture sont nombreux et renommés. D'autres industries sont florissantes : le tissage des toiles de coton, le travail et la peinture des tapis de laine, la sculpture de l'ivoire, la confection des laques, des éventails et des écrans de main, celle des parures de femmes, la broderie, la fabrication des eaux-de-vie de sorgho et de riz, des huiles, des bougies, etc. Les bords du Tsiang-thang et de la baie sont couverts de salines très-productives. » Le mouvement commercial est aussi considérable à Hang-Tchéou que le mouvement industriel, et nous venons de voir que ce dernier est immense. Hang-Tchéou, qu'un vaste réseau de rivières et de canaux relie à tous les points du Tché-Kiang, du Fo-Kien, du Ngan-Hoeï, du Kiangsou, est un des plus grands marchés de cocons, de soies grèges, de cannelle, d'indigo, de tabac, de thé, de suif d'arbre, etc. Les porcelaines y abondent. La campagne est d'une admirable fertilité aux environs de Hang-Tchéou. Du reste, elle est bien arrosée et parfaitement cultivée. Le cotonnier, le mûrier à papier, l'arbre à suif, le bambou, le sandal, le bananier, le grenadier, l'oranger, le pêcher, le prunier l'abricotier, etc., y croissent en abondance.

Hang-Tchéou était autrefois plus florissante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Malgré son importance actuelle, elle est déchue de son ancienne splendeur, à la suite des nombreux désastres qu'elle a subis pendant les guerres civiles qui ont éclaté en Chine depuis l'invasion des Tartares Mandchoux, dont la dynastie est encore une cause de résistance nationale qui n'est pas près de disparaître. On sait que les *Taï-Pings* ou rebelles comprennent à peu près toute la race dite chinoise, et qu'ils ne cesseront d'agiter l'empire que lorsqu'un souverain de leur race aura ressaisi la dignité impériale. Hang-Tchéou est surtout le centre principal d'une insurrection constante, qui s'étend dans toutes les provinces méridionales.

HANGUANE s. f. (an.goua-ne ; *h* asp. — mot malais). Bot. Genre de plantes, de la famille des joncées, dont l'espèce type croît à Java.

HANIF s. m. (a-niff ; *h* asp.). Arabe resté fidèle à la religion d'Abraham, avant la venue de Mahomet

— **Encycl.** Les *hanifs* ne sont nullement des juifs, au dire des auteurs arabes ; ce sont des musulmans anticipés, professant des doctrines religieuses qui seront plus tard définitivement consacrées par Mahomet et prises par lui comme base de l'islamisme. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans son savant ouvrage, *Mahomet et le Coran*, nous donne sur les *hanifs* d'intéressants détails. « Le *hanif*, dit-il, est l'homme pieux qui ne croit qu'au Dieu unique, et qui est soumis avec la plus parfaite abnégation à sa volonté suprême. L'islam n'est pas autre chose ; il est une absolue soumission à la volonté divine. Aussi, M. A. Sprenger a-t-il pu dire que l'islam avait été prêché avant Mahomet en Arabie, et Mahomet a-t-il pu déclarer en propres termes qu'il y avait eu bien des musulmans avant lui. Depuis Abraham, il s'était toujours trouvé parmi les peuplades arabes quelques adorateurs du Dieu unique, et le Coran en cite plusieurs comme les devanciers et les exemples du Prophète. C'est Houd chez les Adites ; c'est Saleh chez les Thamoudites ; c'est Choaïb chez les Madianites, etc. Les *hanifs* étaient restés fidèles à la foi d'Abraham, et ils prétendaient même avoir conservé les volumes (*sohouf*, littéralement les feuillets) et les rôles qu'ils avaient reçus des mains de Dieu. Le Coran cite très-souvent ces rôles et ces volumes d'Abraham, qui existaient encore du temps du calife Haroun-er-Réchid, et qui furent alors traduits du chaldéen en arabe, par un auteur qu'a retrouvé M. A. Sprenger. Il y a même des commentateurs qui ont cru reconnaître dans le texte du Coran des traductions partielles des *sohouf*, et l'on ne peut nier que la sourate LIII, par exemple, ne semble en faire une sorte d'analyse. C'est au fond la doctrine que prêcha le Prophète ; et ce rapprochement est digne de l'attention la plus curieuse.

» Parmi les *hanifs* les plus importants, et aussi les plus rapprochés de l'apparition de Mahomet, on remarque Varaka, Othman, Oubeidallah, cousin germain de Mahomet, et Zeïd, fils d'Amr, qui, tous quatre, abandonnèrent leur patrie et allèrent voyager dans les pays étrangers, pour y trouver la religion des *hanifs*, la religion véritable d'Abraham. Ces quatre personnages ont été en rapports suivis avec Mahomet et l'on ne peut douter qu'ils n'aient exercé une réelle influence sur lui. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que la plupart d'entre eux se firent chrétiens, après quelques hésitations. Zeïd, fils d'Amr, est peut-être celui auquel le Prophète a emprunté davantage. Il resta toute sa vie un peu *hanif*, et, tout en ressentant la plus profonde vénération pour le judaïsme et pour le christianisme, il ne se donna ni à l'un ni à l'autre. Il s'était fait comme une religion personnelle, et il n'offrait ses adorations qu'au Dieu d'Abraham. Zeïd était poëte et plusieurs de ses vers nous ont été conservés. Il passe pour avoir été le maître de ses trois amis, Othman, Oubeidallah et Varaka. Mahomet lui-même, si l'on s'en rapporte à la tradition, s'est toujours montré plein de respect et presque de reconnaissance pour Zeïd.

» Parmi les *hanifs* contemporains de Mahomet, on cite encore Ommayya, un des poëtes les plus distingués de son époque. Ommayya, persuadé, comme tout le monde l'était en Arabie à cette époque, qu'il paraîtrait bientôt un prophète, se crut quelque temps destiné à ce rôle glorieux, et lorsque Mahomet annonça publiquement sa mission, Ommayya ne manqua pas de le combattre, bien moins encore comme un imposteur que comme un rival. »

HANIPOU s. m. (a-ni-pou ; *h* asp.). Ornith. Nom vulgaire de la petite bécassine en Picardie.

HANKA (Wenceslas), poëte et archéologue bohême, né à Horeniowes, cercle de Kœniggrætz, en 1791, mort en 1861. A seize ans, au sortir de l'école de son village, il alla faire ses études à Kœniggrætz, puis étudia la théologie à Prague (1810) et la jurisprudence à Vienne. Mais, dans cette ville, les leçons de son compatriote Dobrowski le décidèrent à s'occuper plus spécialement de la philologie slave. Il se fit bientôt connaitre par ses *Chants de Hanka* (Prague, 1815), que suivirent des traductions en langue tchèque, des *Poésies populaires serbes* (Prague, 1817), et des *Idylles* de Gessner (1819). Ces diverses publications lui firent une certaine renommée, qu'accrurent encore la découverte du fameux manuscrit de Koniginhof, et son traité sur l'*Orthographe bohême* (1817), dont les principes, vivement discutés d'abord, sont aujourd'hui généralement adoptés. En 1818, Hanka était devenu bibliothécaire du musée national tchèque, fondé à Prague à cette époque. En 1848, il se fit recevoir agrégé pour les langues slaves à l'université de cette ville et y obtint une chaire l'année suivante. Outre des éditions et des traductions en tchèque des œuvres de Dobrowski, on doit à ce savant slaviste des ouvrages importants, qui ont eu sur la renaissance de la langue et de la littérature bohême la plus heureuse influence. Nous citerons, entre autres : *Manuel de la langue tchèque*, d'après Dobrowski (Prague, 1822) ; *Vetustissima vocabularia bohemica* (Prague, 1833) ; *Histoire de la littérature tchèque* (Prague, 1852) ; la *Science slave* (Prague, 1850-1852) ; des *Grammaires* polonaise (1834), russe (1850), slavonne (1846), ainsi que des éditions d'anciens monuments des langues slaves. Parmi ces éditions, une surtout, l'*Evangelium remense* (1846) a attiré vivement l'attention des philologues slaves et français. C'est une ancienne version slavonne d'une partie des évangiles, dont le manuscrit était conservé à Reims, avant la Révolution, et sur lequel les rois prêtaient serment lors de la cérémonie du sacre.

HAN-KAO-TSOU, empereur de la Chine, fondateur de la dynastie des Han, né dans le pays de Peï en 248 av J.-C., mort en 195. De naissance obscure, il sut par son courage et par son habileté réunir sous ses ordres une troupe qui devint bientôt une armée, renversa alors la dynastie des Tsin, et se fit proclamer empereur, sous le titre de *Kao-hoang-ti* (suprême et auguste souverain). Han-Kao-Tsou était digne de sa haute fortune. Doué d'un esprit vif et supérieur, il se montra plein de clémence et de bonté dans les temps de succès, plein de fermeté et de courage dans les temps difficiles ; il s'empressait d'accueillir les conseils qu'on lui donnait et s'attacha à faire renaître en Chine le goût des lettres que le farouche Tsin-chi-Hoang-ti s'était efforcé d'étouffer. Han-Kao-Tsou mourut après un règne de douze ans

HANKE (Henriette-Wilhelmine), femme de lettres allemande, née à Jauer (Prusse) en 1785, morte en 1862. Elle reçut une éducation soignée dans la maison de son père, qui était négociant, et montra de bonne heure une intelligence des plus vives. A l'âge de vingt-neuf ans, elle épousa un veuf, Hanke, homme lettré et pasteur protestant, et s'attacha à faire l'éducation des enfants de son mari. Après la mort de ce dernier, survenue en 1819, Mme Kanke se retira chez sa mère, et, à l'exemple de sa belle-sœur Charlotte Haselich, elle s'adonna entièrement à la culture des lettres. Ses romans, dans lesquels elle se plaît à peindre la vie de famille, sont très-estimés et offrent une lecture aussi instructive qu'attachante. Nous citerons notamment : les *Filles adoptives* (Liegnitz, 1821) ; *Peinture du cœur et du monde* (Liegnitz, 1822) ; *Claudia* (Liegnitz, 1825, 3 vol.) ; les *Amies* (1826, 3 vol.) ; les *Perles* (1830, 2 vol.) ; la *Dernière volonté* (1830) ; les *Récompenses* (1830, 2 vol.) ; la *Sœur* (1831, 2 vol.) ; *Une*